



12 décembre 1886

Les abaissements de Notre Seigneur Jésus-Christ

Sainte Marie Eugénie de Jésus

Mes chères filles,

En ce moment, nous méditons les abaissements de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons bien raison de les méditer, puisque nous avons tant de peine, nous, pauvres êtres d'un jour, à nous compter pour rien, à nous abaisser, tandis que nous voyons Dieu, le roi de l'éternité, qui s'abaisse, s'humilie, s'anéantit pour l'amour de nous !

Je voudrais vous recommander aujourd'hui une chose importante pour la méditation. C'est de se demander, quand on va aux pieds de notre Seigneur : « Qui est celui qui est là, et pour qui est-il dans ces abaissements ? » Bien entendu, vous répondrez : « C'est pour moi. »

Chacune de nous a le droit de considérer les mystères de la foi et de la vie de notre Seigneur comme accomplis pour elle toute seule. Ce que notre Seigneur fait pour toutes les âmes, il le fait pour la nôtre en particulier. Dans un amour éternel pour vous qu'il voyait dans l'avenir, il s'est fait homme. Pour vous il s'est caché dans le sein de la Vierge Marie. Pour vous il est né dans une étable. Vous comprenez quelle reconnaissance plus grande vous avez, en considérant ces choses faites pour chacune de vous en particulier.

Quel est donc, mes sœurs, celui qui est descendu sur un peu de paille ? Comme le chante la sainte Église, il n'a pas eu horreur du sein d'une Vierge et s'est fait homme. Eh bien, c'est le Fils unique de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, celui par qui tout a été fait, celui qui jugera les vivants et les morts. Celui qui est la sagesse infinie, la perfection infinie, l'Être souverain. C'est celui-là qui s'abaisse ainsi et se fait enfant.

Quand il est descendu sur la terre, aurait-il été trop de le recevoir dans des basiliques comme Saint-Pierre de Rome, la cathédrale de Reims, Notre-Dame de Paris, ou tout ce que nous pouvons imaginer de plus grand et de plus beau ? Certainement, ce n'aurait pas été trop pour le roi des siècles, et plus tard on lui a, en effet, bâti ces temples magnifiques.

Si Jésus, descendant du ciel, avait été reçu dans Saint-Pierre de Rome, si les hommes s'étaient entendus et avaient fait ce qu'il y a de plus magnifique pour acclamer sa venue, il n'y aurait pas eu encore de proportion avec ce qu'il est. Mais enfin il y aurait eu quelque convenance, on aurait dit : « Les hommes font ce qu'ils peuvent, bien qu'ils n'aient pas de grands moyens. » Mais non, c'est dans un lieu absolument délaissé, sur un peu de paille, dans une étable, dans un lieu habité par des animaux que Jésus-Christ a été reçu. C'est là tout ce que la terre a su lui offrir. Il l'a voulu, il l'a accepté. C'est par un dessein de sa sagesse que les choses se sont passées ainsi. C'est lui qui a voulu descendre à cet extrême abaissement.

Il y a, mes sœurs, plusieurs conclusions à tirer. Quelle est cette sagesse infinie qui préfère le plus grand abaissement, le plus grand dénuement, la plus grande humiliation, qui préfère être le plus rejeté possible des créatures ? C'est la sagesse de notre Époux, c'est la sagesse de notre Dieu. Et pourquoi cette sagesse a-t-elle si peu de part en nous ? Quand nous rêvons quelque chose, il est rare, très rare, que nos désirs nous portent de ce côté.

Il est raconté de l'abbé Boudon que, lorsqu'il était malade, il se distrait en pensant à la joie qu'il aurait s'il était chassé de la maison, s'il trouvait dans la rue un fumier sur lequel il chercherait à s'établir et qu'un homme de police vienne le chasser de là, en lui disant qu'il mettait le désordre dans la rue aussi bien que dans la maison. C'était une chose très sainte, mais il faut bien le dire, pas très commune.

Combien y a-t-il de gens qui désirent, avant la fin de leur vie, être repoussés et rejetés de toutes les créatures, dans un délaissement complet, dans une misère absolue, être enfin dans l'état où était notre Seigneur quand il est né ? Car *il n'y avait pas de place pour lui dans la salle commune*¹. Dans toutes les maisons de Bethléem, il n'y avait de place ni pour lui, ni pour la très Sainte Vierge, cette merveille de grâce, ni pour saint Joseph, le protecteur de la sainte Famille, celui qui a été honoré de la mission la plus grande sur la terre, puisqu'il a passé pour le père de Jésus-Christ.

On ne voulait pas d'eux. On disait : « Qui sont ces gens-là ? Pourquoi les recevoir ? La maison est pleine. Allez-vous-en. » On les a délaissés, méprisés absolument. N'ayant pas de lieu où se retirer, ils ont trouvé un endroit abrité qui donne ouverture à une cave, comme on en voit encore en Palestine aux abords des villes. L'abri sert aux hommes, et la cave creusée dans le rocher est l'endroit où se mettent les bestiaux.

La très Sainte Vierge, qui désirait la solitude pour prier, n'est pas restée dans la première partie de la grotte. Elle s'est retirée dans la cave où étaient les animaux. C'est là qu'elle a donné naissance à notre Seigneur. Entre un âne et un bœuf, et peut-être d'autres animaux, elle a mis au monde notre Seigneur Jésus-Christ, le plaçant sur un peu de paille, et l'enveloppant de pauvres langes. Là il a souffert la pauvreté et le délaissement le plus extrême ! Là, il est vrai, les anges ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*². C'était par le sacrifice continu que notre Seigneur venait faire de lui-même, qu'il a ainsi donné gloire à son Père et apporté la paix aux âmes de bonne volonté.

Il est bon de se représenter ces choses, mes sœurs. Il est bon de se dire que c'est pour nous que notre Seigneur a fait tout cela. Je suppose que nous ayons la joie d'être méprisée, délaissée, chassée de la maison – bien que ce ne soit pas l'ordinaire – au moins d'être traitée comme peu de chose dans la maison. Il faut nous dire : « Quelle proportion y a-t-il entre Dieu et moi ? Si Jésus, le Fils de Dieu fait homme, à qui sont dus tout honneur et toute gloire, a voulu pour mon amour être méprisé et repoussé des hommes qu'il venait sauver, que ne dois-je pas accepter, moi pécheresse, dans l'ordre des délaissements, de l'humiliation et des mépris. Ne devrais-je pas même désirer me substituer à vous, mon Maître et mon Roi, pour souffrir à votre place dans cette dépendance si cruelle à la nature humaine ? »

Jésus-Christ s'est mis pour nous dans cette parfaite dépendance : on fait de lui tout ce qu'on veut ! C'est ce que vous voyez encore tous les jours à la sainte messe. Regardez notre Seigneur. Vous verrez quelle est la dépendance dans laquelle il vit dans la sainte hostie. Le prêtre la prend, la pose, la donne à qui il veut, la refuse à qui il lui plaît. C'est la dépendance de l'enfant enfermé dans les langes.

Eh bien, ce serait ma place, à moi, ô mon Époux. Je ne devrais user de rien, car j'ai abusé de tout. J'étais condamnée en naissant. Comme il serait juste que je sois à votre place dans la dépendance, dans la pauvreté, dans le mépris et le rejet des créatures ! Voilà ma place, si les choses se passaient en justice sur la terre. Notre Seigneur est descendu de sa gloire divine pour moi pécheresse : il a pleuré, il a souffert. Comme je l'adore et je l'aime, il devrait m'en coûter bien moins de penser que cela m'arrive à moi, que de penser que cela arrive à lui, car je dois le préférer à moi-même.

Dans l'acte de charité vous dites : *Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et beaucoup plus que moi-même*. Tous les chrétiens le disent. Il paraît souvent difficile en pratique d'aimer le bon Dieu

1. Lc 2, 7.

2. Lc 2, 14 (Vulg.).

beaucoup plus que soi-même, de toujours lui désirer tous les honneurs, toutes les gloires, tous les biens, et d'être prête à accepter pour soi ce qui nous est si bien dû comme pécheresses, et que notre Seigneur a bien voulu endurer pour nous. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, Jésus-Christ a toujours enduré, toujours souffert. Il a toujours été contredit, il a toujours obéi, toujours dépendu. Il s'est toujours offert. Il a toujours prié. Il a toujours été victime de propitiation. Il s'est toujours placé entre la terre coupable et son Père, comme une victime choisie.

Vous le voyez, mes sœurs, j'entre dans le détail de la méditation. Quelquefois on se dit : « Que faire dans la méditation ? » Eh bien, il faut toujours se dire : « Qui est-il et qui suis-je ? Il m'aime tellement à ses dépens qu'il a fait tout cela pour moi : que ferai-je donc pour lui ? »

Ce sont là des méditations très pratiques. Elles donnent plus ou moins de consolation selon que le cœur est plus sensible à ce que notre Seigneur a souffert pour nous. Elles disposent à accepter en ce monde, et même à désirer une place humble et cachée, une place de sacrifice, de pauvreté, d'obéissance qui nous mette au dernier rang, tandis que je ne sais par quelle folie, nous qui sommes des êtres d'un jour, nous avons la prétention d'être quelque chose. On a cette prétention dès l'enfance. On l'a même presque plus grande dans la jeunesse que dans la vieillesse. On veut être quelque chose, quelqu'un, comme cette petite fille qui se croyait *a deal of people*, beaucoup de monde. On ne peut pas souffrir d'être inconnu, d'être compté pour rien. C'est cependant à quoi il faut arriver : *Aime être méconnu et compté pour rien*³ dit l'*Imitation*. Le religieux qui ferait cela serait bien vite un religieux parfait.

3. *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*